

14. La valeur de notre unité

Ce que j'ai essayé de mettre en évidence en méditant brièvement le chapitre 17 de l'Évangile de Jean, c'est que le désir culminant du Christ, le sommet de sa mission, et donc le désir fondamental du Père, de toute la Trinité envers nous, est que nous acceptions et vivions dès maintenant et pour toujours entre nous la communion de Dieu.

Le sommet de la prière suprême du Christ, et donc l'intention essentielle pour laquelle Jésus a accepté de souffrir et de mourir pour nous sur la Croix, est que les disciples « soient un comme le Père et le Fils sont un » (cf. Jn 17,21-23). De cela, comme nous l'avons dit, dépend que la mission du Christ soit accueillie et accomplie dans le monde entier : « Qu'ils deviennent ainsi parfaitement un, afin que le monde sache que tu m'as envoyé, et que tu les aimes comme tu m'as aimé » (17,23).

Nous ne nous rendons pas compte à quel point notre unité est importante ! Jésus parle de « parfaitement un », qui pourrait littéralement se traduire par « finalisés en un », « achevés en un ». En latin, cela se traduit par « *consummati in unum* ». C'est le même verbe, en grec et en latin, que lorsque Jésus crie sur la Croix, avant d'expirer : « Tout est accompli ! » (Jn 19,30). Il venait de dire : « J'ai soif ! » (Jn 19,28), révélant jusqu'au bout son désir le plus aigu qui n'était pas tant de boire mais ce qu'il avait exprimé, dans sa prière sacerdotale justement, le désir qu'il partage depuis toujours avec le Père et l'Esprit Saint : celui de notre perfection dans l'unité de l'amour de Dieu.

J'ai l'impression, du moins quand je m'examine moi-même, que nous n'avons pas conscience de l'importance brûlante de notre unité, de l'unité entre nous, entre tous les disciples et entre tous les êtres humains, de l'unité que le Christ a demandée au Père non seulement en paroles, mais en offrant toute sa vie jusqu'au dernier souffle et à la dernière goutte de sang. C'est peut-être précisément à ce niveau que nous sommes superficiels, distraits, inconscients. Nous nous soucions de mille choses, nous désirons mille choses, nous nous réjouissons ou nous attristons de mille choses, mais pas assez d'une chose, de « la seule nécessaire », de l'*unum necessarium*, comme Jésus le dit à Marthe (Lc 10,42). Et la seule chose nécessaire, c'est l'unité même, la communion des disciples, grâce à laquelle nous sommes appelés à participer à la Communion trinitaire. Peut-être Jésus n'a-t-il pas reproché à Marthe seulement ou tellement de se soucier de tant de choses au détriment de la contemplation de Marie, mais au détriment de l'unité fraternelle avec sa sœur que Jésus est venu leur offrir par sa présence dans leur maison.

Il est donc important que nous approfondissions ce que signifie cette unité, et comment nous sommes appelés à la vivre, à grandir en elle, à en faire l'expérience. Ce n'est pas seulement la paix de l'Église, des communautés, et aussi la paix du monde qui est en jeu. Notre destin ultime est en jeu, la vie éternelle est en jeu, tout comme notre être là où est Jésus, dans l'unité avec le Père dans l'amour de l'Esprit.

Quand Jésus parle de notre unité et prie pour elle, c'est comme s'il la situait entre la Trinité et le monde, c'est-à-dire là où il est en tant qu'envoyé par le Père pour sauver le monde. Jésus présente l'unité des disciples comme le moyen de transmission *sine qua non* du salut que la Trinité veut donner au monde entier. Cela signifie que c'est l'unité des disciples qui décide du résultat de la mission du Christ Rédempteur, et donc de toute mission dans et de l'Église. Sans communion fraternelle, la mission salvifique du Christ, celle pour laquelle le Père a envoyé son Fils dans le monde, ne s'accomplit pas. En effet, le premier signe que la mission du Christ s'est accomplie, dépassant toute hostilité, triomphant de la mort et du péché, c'est le don de l'Esprit Saint que le Ressuscité fait à ses disciples. Et l'Esprit Saint crée immédiatement parmi les disciples la « perfection dans l'unité » que Jésus a demandée à la dernière Cène. La première communauté chrétienne de Jérusalem est immédiatement un signe de cette perfection possible grâce à l'Esprit et en vertu de la mort et de la résurrection du Seigneur. Une perfection, cependant, toujours à recevoir et à réaliser, et qui ne s'accomplira qu'à la fin des temps.

Quand nous méditons sur la première communauté chrétienne, dans les Actes des Apôtres ou dans les lettres apostoliques, nous voyons qu'elle était à la fois parfaite et imparfaite. Les disciples étaient aussitôt « un seul cœur et une seule âme » et « ils avaient tout en commun » (Ac 4,32), c'est-à-dire qu'aucun bien spirituel ou matériel ne les divisait. Mais nous voyons que, dès le début, cette unité donnée par l'Esprit devait être continuellement réparée, restaurée et reconstruite. Pourquoi ? Serait-ce parce que le Père n'écoutait plus ou écoutait mal la prière intense du Fils, ou parce qu'il ne donnait pas son accomplissement au sacrifice de sa vie pour cela ? Certainement pas. Seulement, l'unité des disciples est une réalité qui passe par chaque liberté, la liberté de tout cœur, de tout disciple, et c'est pourquoi elle doit pour ainsi dire recommencer et se recomposer à partir de chaque croyant, de chaque nouveau membre du Corps du Seigneur. C'est pourquoi, même dans les premiers écrits de l'Église, on passe immédiatement de la description de l'idéal de communion de la première communauté aux conseils pour le vivre, pour s'y convertir encore et encore. Et cela toujours, jusqu'à aujourd'hui, du Magistère de saint Pierre au Magistère du Pape François, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

En ce sens, il nous est utile de méditer aussi sur la Règle de saint Benoît, ainsi que sur les œuvres de nos auteurs cisterciens, comme saint Bernard, saint Ælred, etc., à la lumière de ce thème essentiel de l'unité comme l'expérience la plus précieuse et en même temps la plus fragile pour vivre le christianisme, pour vivre notre vocation et notre mission.